L'ÉCOLE DES MÈRES.

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

De M. Nivelle de la Chaussée, de l'Académie Françaiſe.

Repréſentée pour la premiere fois le 27 Avril 1744, ſur le Théatre de la Comédie Françaiſe, & repriſe le 9 Décembre de la même année.

Neque enim ſoli judicant, qui malignè legunt. *Plin. Lib.* IX. *Ep.* XXXVIII.

Perrino.

A PARIS.

Chez Prault Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

65867

ACTEURS.

M. ARGANT.

Mme. ARGANT.

LE MARQUIS, fils de M. & de Mme. Argant.

MARIANNE, fille de M. & de Mme. Argant.

M. DOLIGNI, pere.

M. DOLIGNI, fils.

ROSETTE, Suivante de Mme. Argant.

LAFLEUR, Valet de Chambre du Marquis.

UN MAITRE D'HOTEL

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de M. & Mme. Argant.

L'ÉCOLE DES MERES,

Comédie en vers, & en cinq Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI, *pere*, M. DOLIGNI, *fils*.

DOLIGNI *fils*.

MON Pere, en vérité, j'ai peine a vous comprendre.

DOLIGNI *pere*.

Pourquoi ?

DOLIGNI *fils*.

Madame Argant tient ſa fille en Couvent ;
Et ſon deſſein n'eſt pas de ſe donner un Gendre.

DOLIGNI *pere*.

Projets de femme ! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'acorder ſa fille ;
Il va la ramener au ſein de ſa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à ſe donner.

DOLIGNI *fils*.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'etonner.
Permettez que je vous remontre....

DOLIGNI *pere*.

Doligni, laiſſons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai paſſé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI *fils*.

Et ſi j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI *pere*.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI *fils*.

Ce n'eſt donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI *pere.*

Pour qui donc?

DOLIGNI *fils.*

Je le croirois preſque:
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un jeune homme eſt toûjours romaneſque.
J'aurois été moi-même aſſez extravagant
Pour épouſer auſſi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrette.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi: mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI *fils.*

Hé, quand elle en auroit quarante!

DOLIGNI *pere.*

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

Navez-vous pas du bien?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter; ſinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſſure
Qu'une femme à la longue en a toûjours aſſez.
Elle eſt jeune, au ſurplus; & tout ce que j'en ſçais
C'eſt qu'a quinze ou ſeize ans, on eſt du moins jolie.

DOLIGNI *fils.*

Qui ſçait ſi le rapport d'humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres ſont.
Qui s'embarque, eſt-il ſur de faire un bon voyage?
A quoi ſert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoît à fond.
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême
Le naturel caché prend alors le deſſus;
Le maſque tombe de lui-même,
Et malheureuſement on ne le reprend plus:
Mais enfin le bien reſte; & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient ſe brouiller ſans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI *fils.*

Il ceſſera d'être inflexible.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI *pere*, DOLIGNI *fils*.

DOLIGNI *pere*.

C'Eſt Roſette !

ROSETTE.

Monſieur , ma Maîtreſſe eſt viſible.

DOLIGNI *pere*.

Bon. Et Monſieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du Maître eſt pourtant chez lui fort néceſſaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI *pere*.

Voilà bien des délais!

ROSETTE.

C'eſt qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'eſt jamais ſi preſſé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI *pere*.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'eſt le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.
Mais allons voir ſa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout eſt dit. Adieu, juſqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI *fils*, ROSETTE.

DOLIGNI *fils*.

A part.

IL m'aime, je le ſçais; c'eſt ſur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'eſt-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI *fils*.

C'eſt que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils ſont toûjours orageux.

DOLIGNI *fils*.

J'aime; & mon pere veut que j'en épouſe une autre.

ROSETTE.

Il a tort: & ſon goût devroit ſuivre le vôtre.

DOLIGNI *fils*.

Ce n'eſt pas ce qui doit m'embarraſſer le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment ſont-ils reçûs?
Marianne ayant mis en toi ſa confiance....

ROSETTE.

.... Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI *fils.*

Si j'ai plu, tu le ſcais.

ROSETTE.

Mauvaiſe conſéquence!
Nous ne nous faiſons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI *fils.*

Eh que diantre avez-vous a vous dire,
Si l'amour & les cœurs ſoumis a vôtre empire
De tous vos entretiens ne ſont pas le ſujet?

ROSETTE

Oh! ce n'eſt pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI *fils.*

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point.
Quand on eſt en gaieté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille,
Des contes de Couvent. Enfin, que ſcais-je, moi?
On parle, on cauſe, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſcavoir pourquoi.

DOLIGNI *fils.*

Non, jamais on n'a vû de fille ſi diſcrette.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI *fils.*

Sois un peu moins ſecrette.
Le Marquis, par hazard, n'eſt-il point mon Rival?

ROSETTE.

Qui, lui?

DOLIGNI *fils.*

Sa Couſine eſt ſi belle!...
Il fait profeſſion d'être un galant banal.
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle
Ses talens ſéducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI *fils.*

Ses ſuccès ont cent fois couronné ſon adreſſe.
Il ne poſſede que trop bien
L'art de rendre ſenſible à ſa fauſſe tendreſſe:
Et tant de cœurs conquis bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'eſpoir qui pouvoit me ſéduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros?

DOLIGNI *fils.*

Comment puis-je en effet balancer, ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher a plaire,
Pour connoître tous ſes défauts,
Peut-être a tort je la ſoupçonne;
Mais pour une jeune perſonne,
L'hommage du Marquis eſt bien éblouiſſant.
Plaiſe à l'Amour que je m'abuſe!

ROSETTE.

Il eſt vrai que l'on nous accuſe
D'apporter toutes en naiſſant,
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effrené pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, ſans récriminer, croyez que parmi nous,
Il eſt encor des cœurs dignes d'un honnête homme!
D'ailleurs en vains ſoupçons votre eſprit ſe conſomme,
Le Marquis choiſit mieux.

DOLIGNI *fils.*

Eh, peut-il mieux choiſir?

ROSETTE.

Marianne eſt ſans doute extrêmement aimable:
La bonté de ſon cœur la rend ineſtimable.
C'eſt un tréſor. Heureux qui pourra s'en ſaiſir!
Mais enfin, par vous ſeul en ſecret adorée,
Marianne eſt preſque ignorée.
On ne la connoît point a la Ville, à la Cour:
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'eſt jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel eſt ce cher Marquis d'impreſſion nouvelle.
Un des plus grand travers qui troublent ſa cervelle,
C'eſt qu'aucune Beauté ne ſauroit le tenter,
Qu'autant qu'elle eſt de mode, & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à ſupplanter.
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.
Auſſi, pour parvenir juſqu'au ſuprême honneur
De l'avoir ſur ſon compte, il n'eſt rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait ſa gloire & ſon bonheur,
C'eſt l'opprobre éclatant dont il couvre ſa proie,
Et la rage qu'il couve au ſein de ſes Rivaux.
Voilà le ſeul exploit digne de ſes travaux.

DOLIGNI *fils*.

Quels travers! car il a de l'eſprit, ce me ſemble!

ROSETTE.

L'eſprit & le bon ſens vont rarement enſemble.

DOLIGNI *fils*.

Tout ce que tu me dis, ne me raſſure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ſes pas.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils*, ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH bon-jour, Doligni.... parbleu que je t'embraſſe!

ROSETTE, *à part.*

Ces embraſſades-là ſont auſſi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc? mon abord te trouble! il t'embaraſſe!
Regardant Roſette.
J'en vois la cauſe. Allons, raſſure-toi, mon cher,
Je fais profeſſion d'être un rival commode:
Avant qu'il ſoit peu; dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amans ſur le pied des maris.
Elle n'eſt pas ſi mal au moins!

DOLIGNI *fils*.

Ceſſe de rire.
Je parlois à Roſette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toûjours quelque choſe à lui dire.

DOLIGNI *fils*.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.
Roſette hauſſe l'épaule.
Tiens, Roſette rougit; elle te fait un ſigne.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit ſur un ſujet plus digne.

DOLIGNI *fils*.

C'étoit ſur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le diſcret!
Quand on eſt tête-à-tête avec elle en ſecret,
Il eſt bien mal aiſé de lui parler d'une autre;

Il n'eſt perſonne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Trêve entre nous de gentilleſſe.
Si Madame vous croit un être ſi parfait,
Hé-bien, à la bonne heure; elle eſt fort la maîtreſſe.
Elle peut vous gâter, comme elle a toujours fait:
Mais, comme je n'ai pas la même yvreſſe qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs:
Ainſi, Monſieur, cherchez vos paſſe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Roſette ſe fâche, elle eſt encor plus belle.

ROSETTE.

Finiſſez mon éloge, & me laiſſez en paix.

LE MARQUIS.

Puiſque tu fais ſemblant de le trouver mauvais,
Je ne pouſſerai pas à bout ta modeſtie.
La petite Couſine étoit donc, entre vous,
Le ſujet prétendu d'un entretien ſi doux?

DOLIGNI *fils*.

Et vous auſſi.

LE MARQUIS.

Qui, moi, j'étois de la partie?

ROSETTE.

Eh vraiment oui; Monſieur en eſt fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, ah!

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de ſon ombre,)
Il me communiquoit ſa crainte & ſon erreur.
Il ne pourroit voir ſans terreur,
Que vous fuſſiez auſſi du nombre
De ceux que Marianne a ſoumis à ſes loix.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, Doligni?

DOLIGNI *fils*.

Mais, ſi j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'eſt être en ma faveur un peu trop prévenu.
A Roſette.
Eh, que lui diſois-tu, pour calmer ſes allarmes?

ROSETTE.

Mais, nous en étions-là, quand vous êtes venu;

Et j'allois à-peu-près lui dire, ce me ſemble,
Qu'il ne peut ſe fonder aucune liaiſon
Entre deux cœurs, qui n'ont enſemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raiſon.
Il faut ſavoir nous vaincre avec nos propres armes,
S'il ſe forme entre Amans de ces nœuds pleins de charmes,
Que l'amour & le temps ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien : voila tout le myſtere.
C'eſt qu'au moins par le cœur & par le caractere,
Il faut un peu ſe reſſembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS,

Elle eſt d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute : & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE.

Le bon ſens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce ſiécle commode,
Marianne ſuivra celui du bon vieux temps,
Et ne prendra jamais ces travers eclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au ſurplus, ſi dans cette occurrence,
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond reſpect :
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

SCENE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils.*

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amuſant,
Mais elle a l'eſprit faux.

DOLIGNI *fils.*

Pas tant. Mais, à préſent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle eſt plus que jolie.

DOLIGNI *fils*

Elle a, comme tu ſais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI *fils.*

Plaît-il !

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI *fils.*

Quelle eſt cette folie ?
Ce mot eſt plus clair que le jour.
Parbleu, c'eſt ce que l'on ſent pour l'objet qu'on adore.
Aimer .... c'eſt avoir de l'amour.
C'eſt....

LE MARQUIS.

Eſt-ce que l'on aime encore ?

DOLIGNI *fils.*

Eſt-ce qu'on n'aime plus ?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu ?

DOLIGNI *fils.*

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu ?

DOLIGNI *fils.*

Quelle extravagance eſt la vôtre ?
Vous croiriez qu'il n'eſt point de véritable amour !

LE MARQUIS.

De véritable amour ; A d'autre !
Non : je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour ;
Et ſi, j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI *fils, à part.*

Quelle tête !
Quant à moi, je ſoutiens, ſans me faire de fête,
Qu'on aime, & que ſans doute on aimera toujours.
Le monde eſt plein d'amans : il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaiſirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, & ſemblables raiſons
Engagent à former entr'eux des liaiſons,
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI *fils.*

J'oſe croire,
Qu'il en eſt dont le cœur eſt vraiement enflâmé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de ſe croire aimé.

DOLIGNI *fils.*

Mais, Marianne a-t-elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'un autre, on peut s'en amuſer.

DOLIGNI *fils.*

Ah ! feindre de l'aimer, c'eſt lui faire un outrage.

Et ſi ſon cœur alloit ſe laiſſer abuſer!

LE MARQUIS.

Eh-bien! le pis-aller eſt-ce un ſi grand dommage?

DOLIGNI *fils.*

Comment! vous ne feriez ſemblant de l'adorer,
Que pour le ſeul plaiſir de la déshonorer,
Et d'en rire après ſon naufrage?
Ah, Marquis, quel projet! quelle malignité!
Si vous réuſſiſſez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte.
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur ſur les débris du ſien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI *fils.*

Oui; l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh! que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.
L'uſage & la nature, en faveur des plaiſirs,
En ont toujours banni juſqu'au moindre ſcrupule.
Il s'agit d'arriver au gré de ſes deſirs:
La morale y joueroient un rôle ridicule.

DOLIGNI *fils.*

Par ma foi, ce ſyſtême eſt plein d'abſurdités.
C'eſt un aſſaſſinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu ſetas en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'allarmois exprès.
Marianne aujourd'hui, n'eſt point ce qui m'occupe.
Laiſſons-la marier, & nous verrons après.

DOLIGNI *fils.*

La confidence eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant-à-préſent, j'aſpire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille,
Qui remplit tout Paris de ſon nouvel éclat.

DOLIGNI *fils.*

La célébre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui: ce n'eſt qu'elle-même.

DOLIGNI *fils.*

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI *fils.*

J'entends. Ma ſurpriſe eſt extrême,
D'autant plus qu'elle eſt fine, & que juſques ici,
De mille & mille Amans aucun n'a réuſſi.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je le crois bien.... Diſpenſe-moi du reſte.

DOLIGNI *fils.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeſte.

DOLIGNI *fils.*

Comment fais-tu pour plaire ? Eſt-ce un don ? Eſt-ce un art ?
Mais enſeigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis ſalutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI *fils.*

Je ſens tout le beſoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI *fils.*

Mais oui vraiment j'y conſens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Eſt l'embarras ſubit, le trouble machinal
Qui ſans nulle raiſon te ſaiſit & te glace,
Si-tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Croi-moi, tombe plutôt dans l'autre extrêmité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par-tout, on eſt hors de ſa place ;
Elle ſuſpend, arrête & fixe les reſſorts
De la langue, des yeux, de l'eſprit & du corps :
Elle en ôte l'uſage ; elle en ôte la grace :
Sur tout ce que l'on dit, ſur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais & ſtupide.
Tel qu'on prend pour un ſot, parce qu'il eſt timide,
Auroit de quoi paſſer pour un homme parfait.
Mais ce n'eſt pas là tout. Et ſi tu te propoſes
D'avoir des ſuccès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoſes.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :

Le monde où tu vas vivre, exige, entr'autres choſes,
Qu'on ſoit plus amuſant que ſolide & ſenſé.
Tu ne ſaurois parler qu'après avoir penſé.
Tu raiſonnes toujours, & jamais tu ne cauſes :
Déraiſonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon ſens, & plus de badinage.
Un homme qui diſſerte, eſt un homme à noyer.
La raiſon que tu crois un ſi bel appanage,
Fut toujours le fléau de la Société :
Elle en chaſſe les ris, les jeux & la gaieté :
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :
On la vante mal-à-propos ;
Quand on a de l'eſprit, on peut ſe paſſer d'elle :
La raiſon, tout au plus, ne convient qu'à des ſots.

DOLIGNI *fils.*

Tu traites la raiſon d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI *fils.*

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter..
Je ne me cite pas ; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI *fils.*

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'eſt la Fleur.

DOLIGNI *fils.*

Adieu je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes reflexions.

SCENE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

OUF !

LE MARQUIS.

Hé bien, mes commiſſions ?

LA FLEUR.

Oh ! palſambleu, Monſieur, ſouffrez que je reſpire.
Si vous continuez ainſi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'avec moi la fatigue eſt extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aiſe, & vous parlez de même.
Il n'en eſt pas ainſi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reſte en place : reſpire ; & point de ces dictons.

LA FLEUR.

Morbleu ! je ſuis bien las de ces courſes maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là ?

LA FLEUR.

La liſte des viſites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle eſt de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LA FLEUR.

Demandez au ſuiſſe : oui ; rien n'eſt plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais ; la matinée eſt un temps ſolitaire.

LA FLEUR.

Il eſt certaines gens, pour certaine raiſon,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maiſon.

LE MARQUIS.

Fort bien !

LA FLEUR.

Le Tapiſſier.

LE MARQUIS.

Oui-dà !

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peſte !

LA FLEUR.

Le Loueur de Carroſſe.

LE MARQUIS.

Après ?

LA FLEUR.

Ainſi du reſte.

LE MARQUIS.

Ces Meſſieurs ſont venus ?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens ?

LA FLEUR.

Leurs gens ſont des ſergens.
Et voici, Monſieur, de leur proſe,
Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux. *Il chante :*
Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux.....

LA FLEUR.

Chantez, c'eſt bien prendre la choſe.

LE MARQUIS, *en lui rendant les papiers.*

Tiens ; fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit !

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu ſu t'introduire ?

LA FLEUR.

Plus inviſiblement que n'eût fait un eſprit.

LE MARQUIS.

Comment ſe porte-t-on ?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'inſtruire.
Comment a-t'on reçu les bijoux ?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

C'eſt qu'il n'étoit pas jour chez elle,
Et qu'ainſi je n'ai pu voir que ſa Demoiſelle.
Ce n'eſt pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi ! pas même, Monſieur, ce qu'on me donnera.

LE MARQUIS.

Non : ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR, *à part.*

Ah ! ce ne ſera pas de rendre.
[*Haut.*] On va la marier.

LE MARQUIS.

Tour de bon?

LA FLEUR.

Tout-à-fait.

A ce Baron, qui la pourchaſſe:
Il prétend dès demain que la nôce ſe faſſe.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Un petit biller vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, *rêvant.*

Il faut que tout cela finiſſe.
à la Fleur qui rit.
De quoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour aſſez falot
Dont la ſuivante d'Arthénice
Vient, à votre ſujet, de régaler un ſot.
J'étois dans l'antichambre à cauſer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâches d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fauſſe femelle
A penſé me déviſager.
» Vas-t'en [m'a-t-elle dit] au Diable avec ton Maître.
» Depuis aſſez long-temps il a dû reconnoître
» Qu'il prend un inutile ſoin.
» Ma Maîtreſſe n'en veut, ni de près, ni de loin.
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'eſt que le vieux Baron lui-même à pas de loup,
Venoit d'arriver tout-à-coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geſte cavalier,
M'a flarté, ſi jamais le hazard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De deſcendre par l'eſcalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il oſât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh, non pas, s'il vous plaît; ſouffrez que je m'en paſſe.
J'ai volé chez Michel & de-là chez Paſſeau.
J'ai vu vos deux habits; ma foi, rien n'eſt ſi beau;
Je ne crois pas qu'on puiſſe en avoir de plus leſte.
Après, j'ai, ſans aucun délai,
Éré chez la Duchapt; & puis chez la Boutray:

Leurs filles ſont après à garnir vos deux veſtes ;
L'une eſt en petit jaune ; & l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt ?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu ;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou Mons la Fleur eſt ivre,
Ou ces gens ſont devenus fous.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus ſervir.

LA FLEUR.

C'eſt ce qu'ils diſent tous.
Par l'homme en queſtion, j'ai fini mes meſſages.
Seriez-vous aſſez fou pour en tâter encor ?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent ?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui ſont dévolus. Ignorez-vous l'uſage ?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai beſoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

LA FLEUR.

Quel beſoin ſi preſſant
En pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce donc qu'à mon âge
Il n'eſt pas naturel de chercher à jouir ?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut ſe réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin ? le ſuis-je ?

LA FLEUR.

Ah ! mon cher Maître,
Vous l'êtes beaucoup plus en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encor en quoi donc ? Dis-le moi : j'y conſens.

LA FLEUR.

Et parbleu, tout vous ſuit à la fois ; ſomme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne ſont-ce pas là des plaiſirs innocens ?

LA FLEUR.

Vous le menez un train de chaſſe ;
Et vous indiſpoſez le Public contre vous :

LE MARQUIS.

Ah ! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y faſſe ?
Peut on empêcher les jaloux ?
Crois-moi, vas, je connois le monde :
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raiſonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, ſachez-vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être inſtruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une ſœur, qu'elle vous ſacrifie,
Songez-y ; je vous ſignifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Couvent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encore davantage.
Vous ſavez que Monſieur l'empreſſe aſſez ſouvent ?

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, vas-t-en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourſe & de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelqu'heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Vas donc, ſois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce ſoit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant, je roulerois carroſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme. ARGANT, ROSETTE.

Mme. ARGANT.

LE Marquis viendra-t-il ?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ſes pas,
Il acheve à preſent de donner audience.

Mme. ARGANT.

Ah, Roſette.

ROSETTE.

Comment, qui vous fait ſoupirer ?

Mme. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conſpirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuſe mere ?

Mme. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne ſoit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'eſt-il donc paſſé ?
Vous ſeroit-il moins cher ?

Mme. ARGANT.

Je rougis de le dire ;
Mon amour va pour lui toujours juſqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en eſt permis, quand il eſt bien placé.

Mme. ARGANT.

Eh ! qui me répondra que mon fils le mérite ?

ROSETTE, *à part.*

Ma foi, ce n'eſt pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raiſon qui paſſera bien vîte.
(*haut.*) Qu'avez-vous découvert qui vous déplaiſe en lui ?
Il me ſemble pourtant qu'il eſt toujours de même.

Mme. ARGANT.

C'eſt de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Eh ! peut-il être mieux, ſans y perdre ? Il eſt bien.
(*à part.*) S'il ceſſoit d'être un fat, il ne ſeroit plus rien.
(*haut.*) Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Mme. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui ſont néceſſaires.

Mme. ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le ſoutiens, & nous ſerons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il ſoit l'homme de France
Qui ſait le mieux choiſir une étoffe de goût;
Qui s'habille & ſe met avec une élegance
Qu'on cherche à copier ſans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous dans, l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité;
Qu'il cherche à reſſembler aux gens de qualité?
Qu'il aime le plaiſir, & contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour?

Mme. ARGANT.

C'eſt le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

Mme. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine?...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en ſuis point en peine.

Mme. ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari? ROSETTE.
La demande eſt nouvelle!
Eſt-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Mme. ARGANT.

Son obſtination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, ſa prévention contre un fils ſi bien né...

Mme. ARGANT.

Eſt le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'eſt que depuis peu que ſon humeur varie,
Qu'il a des volontés, & qu'il vous contrarie.
Il lui ſied bien, en vérité:
Il faudroit arrêter cette témérité...
Mai vous auriez la paix, ſi, pour le ſatisfaire,
(Aux dépens du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainſi qu'il le prétend,
Votre fille du Cloître.

Mme. ARGANT.

Il eſt vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire ?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien ?

Mme. ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien !
Votre deſſein n'eſt pas de l'en laiſſer le maître ?

Mme. ARGANT.

Non vraiment ; ſi cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux par les grands biens qui ſont en ma puiſſance,
Suppléer au défaut d'une illuſtre naiſſance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus naturel qu'un ſi grand ſacrifice.
Ce projet vous eſt cher ; vous l'avez réſolu.
Il faut bien, à ſon tour, que Monſieur obéiſſe.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'eſt bien aſſez d'avoir reçu, dans la maiſon,
Cette niece orpheline & preſque ſans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la ſeule raiſon
Qu'elle porte ſon nom. *à part.* Notez par apoſtille ;
Qu'elle reçoit ſa niece, & refuſe ſa fille.

Mme. ARGANT.

Que dis-tu ?

ROSETTE.

Que c'eſt vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuſe
Qu'on puiſſe jamais rencontrer.

Mme. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà ! l'aventure eſt heureuſe !

Mme. ARGANT.

Qu'il eſt mis agréablement !

SCENE II.

LE MARQUIS, Mme. ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

JE me jette à vos pieds. Je ſuis réellement
Outré, déſeſpéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, & ne point m'amuſer.
Il lui baiſe la main.
Me pardonnerez-vous ?

ROSETTE, *à part.*

Ah, comme il ſait la prendre!

Mme. ARGANT.

Roſette a ſu vous excuſer.

LE MARQUIS.

Roſette?

ROSETTE.

Moi, Madame?

Mme. ARGANT.

Oui; ſoyez content d'elle:
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Mme. ARGANT, *à Roſette.*

Vas, comptes qu'il ſaura récompenſer ton zele.

ROSETTE.

à part.

Oui-da!

Mme. ARGANT.

Mais laiſſes-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

Mme. ARGANT, LE MARQUIS.

Mme. ARGANT.

J'AUROIS à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous ſerez mieux aſſiſe.

Mme. ARGANT.

Il n'en eſt pas beſoin, reſtez.
J'exigerois de vous une entiere franchiſe.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous eſt ouvert.

Mme. ARGANT

Vous me la promettez.

LE MARQUIS.

Dans la ſincérité mon ame eſt affermie;
J'en fais profeſſion, & ſur-tout avec vous.

Mme. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'eſt unir à la fois les titres les plus doux.

Mme. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,

On a dû vous dreſſer mille embûches ſecretes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût, ou par foibleſſe,
J'excuſerois votre jeuneſſe ;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous paſſez pour avoir un tendre attachement :
C'eſt une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée ;
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint...
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à préſent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer ſans répugnance
dans des projets, pour vous, formés dés votre enfance,
Et que, juſqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah ! vous méritez tout ce que vous éxigez :
Oui, l'on vous a dit vrai ; mais ſoyez plus tranquille.
C'eſt un amuſement frivole & paſſager,
Que mon cœur, ſans vouloir autrement s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la ville,
Seulement pour remplir un loiſir inutile.
Pareil attachement... [Si pourtant c'en eſt un]
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile :
Rien n'eſt plus ſimple & plus commun.
De ſemblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer, ſans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelqu'encens à leurs charmes.
C'eſt l'eſpoir aſſuté d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux ;
Et l'on eſt leur amant, ſans en être amoureux.

Mme. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime & mon amour pour vous !
Ah ! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiſcretes.
Votre établiſſement eſt l'objet le plus doux
Que ma tendreſſe ſe propoſe ;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'eſt ſur vous auſſi que mon cœur s'en repoſe.

Mme. ARGANT.

J'ai de l'ambition ; mais pour vous ſeulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas !

Mme. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien ; je vous l'ai deſtiné.
Mais ce n'eſt pas aſſez ; & vous n'êtes pas né
Pour vivre & pour paſſer ſimplement votre vie
Dans l'indolente oiſiveté
D'une opulente obſcurité.

LE MARQUIS.

C'eſt n'eſt pas là mon plan.

Mme. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez deſſein de paroître au grand jour ;
Que votre but ne ſoit de percer à la Cour ;
Un bien conſidérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long ;
Il ſeroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit ?

Mme. ARGANT.

Un mariage ; une fille, en un mot ;
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penſer. Vous ne m'étonnez point ;
Mais l'hymen, à mon âge, eſt un état bien grave.
Quoi ! voulez-vous ſi-tot que je devienne eſclave ?

Mme. ARGANT.

Un mari ne l'eſt pas. Auriez-vous ſur ce point
Un peu d'averſion ?

LE MARQUIS.

Moi, Madame : Eh qu'importe ?
Quand mon averſion ſeroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le ſacrifice eſt prêt : ce n'eſt pas une affaire.
Le déſir de vous ſatisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon Pere ?

Mme. ARGANT.

Ah ! Je ſais comment il faut s'y prendre,
Je prévois ſes refus ? mais ils ne tiendront pas.
Nous diſputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaiſe, & finit par ſe rendre.

Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous ſeriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

Mme. ARGANT.

Il a cédé :
N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état.
Au ſujet de ce Marquiſat
Sa répugnance étoit extrême ;
Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le deſiriez ; c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Auſſi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un Titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avoue ingenûment,
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon pere à cet achat, j'euſſe été très à plaindre.

Mme. ARGANT.

Cette acquiſition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai ; c'eſt ce qui m'étonne.

Mme. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui : l'avis m'en eſt venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à ſon retour la Scene ſera bonne.
Il ne ſera pas mal ſurpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de ſon abſence.
Il ne pourra pas voir, ſans jetter les hauts cris,
Ces embelliſſemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, & ce ſuiſſe ſur-tout,
Ne ſeront pas trop de ſon goût.

SCENE IV.

Mr. ARGANT Mme. ARGAN, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

Mr. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte !

LE SUISSE.

Que voulez-vous ?

Mr. ARGANT.

Hé ! que t'importe ?

Mais eſt-ce ici chez moi ?

LE SUISSE.

Ç'a, Monſieur, votre nom ?

Mr. ARGANT

Mon nom ?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce,

Mr. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre reponſe,

Un Laquais à ſon camarade.

Connois-tu ça ?

Un autre Laquais.

Moi ? ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur, pardonnez . . . Madame, c'eſt mon pere.
Excuſez des valets . . . .

Mr. ARGANT.

Quel eſt donc ce myſtere ?

Mme. ARGANT.

C'eſt vous, Mr. Argant ?

Mr. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci,
Qu'une eſpece de ſinge, avec ſa barbe torſe,
Ne vouloit point du tout laiſſer entrer ici;
Il a preſque falu que j'uſaſſe de force.

LE MARQUIS.

Un Suiſſe, comme un ſot, fait toujours ſon métier.

Mr. ARGANT.

Vous avez pris un Suiſſe ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

Pourquoi faire ?

LE MARQUIS.

Un Suiſſe eſt à la porte un meuble néceſſaire.

Mr. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l'antichambre eſt pleine,
Eſt-il d'ici ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être ſervi.

Mr. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine ?

LE MARQUIS.

Chacun a ſon emploi.

Mr. ARGANT.

Fort bien, j'en ſuis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage ?

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monſieur ?

Mr. ARGANT.

Déjà deux ou trois fois,
Ce titre de Monſieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous ſerviez pas d'épithete pareille.
Le nom de Pere eſt-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à préſent ſortir de votre bouche ?
Il faut que cela ſoit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de reſpect,
Et j'ignore pourquoi, Monſieur s'en formaliſe.

Mr. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le diſe,
Ce cérémonial me paroit fort ſuſpect ;
Et c'eſt la vanité qui l'a mis en uſage.
Je ſais que chez les Grands il eſt autoriſé ;
Que chez les gens d'un moindre étage,
Ce ridicule abus s'eſt impatroniſé ;
Il s'eſt même gliſſé juſques dans la roture :
Mais il n'eſt pas moins vrai qu'il bleſſe la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de Pere eſt le plus reſpectable
Qu'un fils puiſſe donner à l'auteur de ſes jours.

Mme. ARGANT.

Il eſt vrai ; mais enfin je ſais qu'au fond de l'ame,
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

Mr. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas,
C'eſt une affaire à part ; je n'en veux point connoître.

SCENE V.

UN COUREUR, Mr. ARGANT, Mme. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

QUelle eſt cette autre eſpéce ? Où s'adreſſent tes pas ?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. ARGANT.

Qu'es-tu ?

LE COUREUR.

Coureur.

Mr. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon Maître.

Mr. ARGANT.

Quel eſt-il?

LE COUREUR.

Hé! parbleu, c'eſt Monſieur le Marquis!

Mr. ARGANT.

Quel Marquis ?

LE COUREUR.

Le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui donc ?

Mme. ARGANT.

Hé! c'eſt mon fils.

Mr. ARGANT.

Lui!

Mme. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au Coureur qui lui donne un Billet.*

Va-t-en.

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

C'Eſt ainſi qu'on vous nomme ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

De quel droit ? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

Mr. ARGANT.

Qui ſont-ils donc ?

LE MARQUIS.

D'abord

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme ?

Mr. ARGANT.

Un peu : Mais eſt-ce aſſez pour s'appeller Marquis ?
Argant, vous êtes fou.

Mme. ARGANT.

N'avez-vous pas acquis ?...

Mr. ARGANT.

Eh quoi ?

Mme. ARGANT.

Ce Marquiſat que nous avions en vue ?
Eſt-ce que ce n'eſt pas une affaire conclue ?

Mr. ARGANT.

Un Marquiſat ?

Mme. ARGANT.

Eſt-il acheté ?

Mr. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame....

Mme. ARGANT.

Ah ! Monſieur....

Mr. ARGANT.

Il eſt trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

Mr. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

Mme. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

Mr. ARGANT.

Palſembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel ! eſt-il poſſible ?

Mme. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'eſt ſenſible.

Mr. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris ?
Faut-il, pour ſatisfaire à ſes étourderies.
Etre auſſi fou que lui ? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes Métairies.
Pays gras, Terre à bled.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais quelles geuſeries !
Mon pere eſt bien déſeſpérant !

Mr. ARGANT.

Ces acquiſitions, je vous en ſuis garant,

Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

Mme. ARGANT.

Sachez vous contenir ;
Ou plutôt, laiſſez-nous ; je vais l'entretenir.

SCENE VII.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT.

Mme. ARGANT.

VOus êtes bien cruel !

Mr. ARGANT.

Moi ? la plainte eſt nouvelle !

Mme. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais vous ne m'aimez point.

Mr. ARGANT.

Fort bien. Mécontenter une femme en un point,
Tout le paſſé s'oublie, & n'eſt plus rien pour elle.

Mme. ARGANT.

Oui, je ſuis une ingrate ; allons, accablez-moi ;
Ne ménagez plus rien. Ah, que je ſuis outrée !

Mr. ARGANT.

Ma femme, ſans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée ?
Que diable ! un Marquiſat n'a pas le ſens commun.

Mme. ARGANT.

Eh ! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un ?
Il n'eſt pas aſſez noble, & la Terre eſt trop chere :
Sont-ce là des raiſons d'un homme de bon ſens ?
Non, Monſieur ; vous voulez, je le vois, je le ſens ;
Mortifier le fils, déſeſpérer la mere.
Vous vous laſſez de moi.

Mr. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon ?

Mme. ARGANT.

Que je ſuis malheureuſe !

Mr. ARGANT.

Ah ! c'eſt une autre affaire,
Ayons ce Marquiſat. Il faut vous ſatisfaire.

Mme. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Eſt-il temps d'écouter un frivole ſcrupule ?

Mr. ARGANT.

Argant ſera Marquis ?

Mme. ARGANT.

Eh ! ſans doute. Autrement
Ce ſeroit ſe couvrir du plus grand ridicule.

Mr. ARGANT.

Je vais écrire.

Mme. ARGANT.

Promptement....

Mr. ARGANT.

Oui.

Mme. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

Mr. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Mme. ARGANT.

On propoſe une fille aimable & de naiſſance,
Et qui même appartient à plus d'une puiſſance.

Mr. ARGANT.

C'eſt-à-dire, qu'elle n'a rien.

Mme. ARGANT.

Mon fils eſt aſſez riche. Un ſi grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage ;
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occaſion ſi belle.

Mr. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

Mme. ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'aſſure mon bien.

Mr. ARGANT.

C'eſt une bagatelle.

Et ma fille.

Mme. ARGANT.

Allez vous encore, à ce ſujet,
Réveiller le procès que nous avions enſemble,
Au lieu d'embraſſer mon projet !

Mr. ARGANT.

Mais, ma femme....

Mme. ARGANT.

Mais quoi ! tout eſt dit, ce me ſemble ;
Dans cet aſyle heureux, & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoutumé ſa vie,
J'aurai ſoin de lui faire un ſort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux ?

Mr. ARGANT.

Avec un bon mari.

Mme.

Mme. ARGANT.

Rien n'eſt plus incertain. Mais qui vient nous ſurprendre ?
C'eſt Monſieur Doligni. Je vous laiſſe avec lui.
Songez que l'on attend ma réponſe aujourd'hui.

SCENE VIII.

DOLIGNI, *pere.* Mr. ARGANT.

DOLIGNI *pere.*

Vous voilà de retour! On vient de me l'apprendre :
Auſſi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je penſe

Mr. ARGANT.

Ma femme...

DOLIGNI *pere.*

Hé bien; quoi donc!

Mr. ARGANT.

Vient de me déſoler.

DOLIGNI *pere.*

Si-tôt ?

Mr. ARGANT.

J'arrive à peine après deux mois d'abſence...

DOLIGNI *pere.*

C'eſt pour ſe remettre au courant.
Puis-je vous conſoler ?

Mr. ARGANT.

Non.

DOLIGNI *pere.*

Pourquoi, je vous prie ?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent ?

Mr. ARGANT

Mon amitié pour vous ne s'eſt point affoiblie.
Puis-je me conſoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins?

DOLIGNI *pere.*

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes amis.

Mr. ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Epriſe, pour ſon fils, d'une amitié trop tendre,
Elle penſe à lui ſeul & ne veut point de gendre.

DOLIGNI *pere.*

Je le ſavois déjà. Je vous dirai de plus

Que je vous rends votre promeſſe.

Mr. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en ſera la maîtreſſe ?

DOLIGNI *pere.*

N'ayez point, là-deſſus de débats ſuperflus.
Par une autre raiſon qui n'eſt pas moins contraire,
Ce mariage-là n'auroit pas pu ſe faire.
Mon fils, à ce ſujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune perſonne,
Digne de ſa tendreſſe & de mon amitié.

Mr. ARGANT.

Il a donc votre aveu ?

DOLIGNI *pere.*

Mais, oui, je le lui donne.

Mr. ARGANT.

Hélas !

DOLIGNI *pere.*

Son choix fera mon bonheur & le ſien.

Mr. ARGANT.

J'eſperois pour ma fille une chaîne ſi belle,
Et qu'un jour votre fils ſeroit auſſi le mien.
D'ailleurs cette béauté qu'il aime, qu'elle eſt-elle ?

DOLIGNI *pere.*

Marianne.

Mr. ARGANT.

Ma niéce.

DOLIGNI *pere.*

Oui, depuis quatre mois.
Il n'a pas pu la voir ſans y fixer ſon choix.

Mr. ARGANT.

Marianne eſt l'objet dont ſon ame eſt charmée ?

DOLIGNI *pere.*

La préſence déciſe ; on ſe prend par les yeux :
S'il eût vu votre fille, il l'eût ſans doute aimée.

Mr. ARGANT.

Son choix revient au même : Il n'en ſera pas mieux.
Voyez en même temps ma douleur & ma joie.
Ouvrez-moi votre ſein : que mon cœur s'y deploye ;
Comme un dépôt ſacré, recevez un ſecret
Que ma tendre amitié vous taiſoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, & que vous chériſſez...

DOLIGNI *pere.*

Hé bien... Vous vous attendriſſez ?

Mr. ARGANT.

Cette niéce...

Achevez.

Mr. ARGANT.

Marianne eſt ma fille...

DOLIGNI *pere.*

Que m'apprenez-vous-là ?

Mr. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen à l'inſçu de ſa mere,
De retirer ici cette fille ſi chere,
Qu'elle vouloit laiſſer dans un cloître éternel.
Marianne ſe croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle ſoit chez ſon pere.

DOLIGNI *pere.*

Bon !

Mr. ARGANT.

Elle eſt dans la bonne foi.

DOLIGNI *pere.*

Comment a-t'elle pu vous croire ?

Mr. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une hiſtoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'eſt ce qui m'a ſervi ; d'autant plus que ma fille,
Qui fut miſe au couvent dès l'age de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de ſa famille,
Et n'a vu de ſa vie aucun de ſes parens.
N'ayant pas pu gagner ſur ma femme obſtinée
D'aller, juſqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
Et n'étant que trop ſûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à ſon fils cette triſte victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'eſt la néceſſité qui m'en a fait la loi ;
Et c'eſt, pour m'excuſer, ſur quoi je me retranche.

DOLIGNI *pere.*

Le ſcrupule eſt plaiſant ! Vous me faites pitié.
Eh ! trompez ſans regrets votre chere moitié.
Attrapper une femme eſt prendre ſa revanche.

Mr. ARGANT.

En un mot, j'ai pris ce détour.

DOLIGNI *pere.*

Il eſt aſſez bon, ce me ſemble.

Mr. ARGANT.

Et je n'ai ſi long-temps retardé mon retour,
Que pour les mieux laiſſer s'accoutumer enſemble.
Marianne a de quoi charmer :
Et je m'en vais ſavoir ſi pendant mon abſence,

Ses charmes & ſon innocence,
De ſon aveugle mere ont pu la faire aimer...
La voici qui paroît. Laiſſez-nous, je vous prie.
Sur-tout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils.

SCENE IX.

MARIANNE, Mr. ARGANT.

Mr. ARGANT.

COMMENT vont nos projets?
Apprends-moi quel ſuccès a couronné ton zele.
Sur le cœur de ta Tante as-tu fait des progrès?
Dis-moi ma chere Niéce, es-tu bien avec elle?
Tu ſais, ce qu'en partant d'ici,
Je t'ai recommandé comme un point néceſſaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

Mr. ARGANT.

Tout a donc reuſſi;
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Préſumez un peu moins de mon foible talent.
Il eſt vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma Tante,
Je ne me faiſois point un effort violent:
Que dis-je? un ſentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéiſſance a ſervi de ſoutien;
Et mon cœur étonné de ſe trouver ſi tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le ſien;
Mais...

Mr. ARGANT.

L'heureuſe nouvelle! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot; qu'il ſerve à t'animer.
Mariage, fortune, eſperance, hétitage,
Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur eſt la votre!

Mr. ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a fait,
Ma femme eſt ta reſſource & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ſes moindres bienfaits.

Mr. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce eſpérance
Qui n'a ſervi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu diſſiper,
Ni vaincre ſon indifférence.
C'eſt un projet flatteur qui ne peut s'accomplir,
Je connois trop ſon cœur, il m'eſt inacceſſible;
Ce n'eſt que pour ſon fils qu'il peut être ſenſible,
Il l'occuppe & n'y laiſſe aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne ſais ſi mes ſoins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'inſiſter davantage.

Mr. ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laiſſiez fuir.
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

Mr. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame eſt déchirée.
Vous m'aimez: je prévois avec quelle douleur
Vous ſupporterez ma retraite.

Mr. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raiſons pour ne pas conſentir
A te laiſſer aller ſuivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'apprehendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon déſert empoiſonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes deſirs
Dans ſa tranquilité profonde.
C'eſt lorſqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaiſirs.
Que je m'en vais l'aimer! Quelle me ſera chere!
Je n'y ſentirai plus les poids de ma miſere.
Hélas! je l'ignorois dans mon obſcurité:
J'y vivois, ſans me voir ſans ceſſe humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité:
Permettez qu'à jamais j'y puiſſe être oubliée.

Mr. ARGANT.

Non: c'eſt un deſſein pris, où je ſuis affermi.

Je te veux marier ; & je t'ai deſtinée
Au fils de mon plus cher ami.
Nous avons tous les deux conclu cette hyménée.
S'il eſt à ton gré comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toujours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il ſera ton Époux...
Quel eſt cet inconnu qui marche ſur nos traces !

SCENE X.

UN MAITRE D'HOTEL, Mr. ARGANT, MARIANNE.

LE MAITRE D'HOTEL.

MADEMOISELLE, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Tout doux.
Ce vieux Monſieur-là, ſauf ſon reſpect & le vôtre,
Hé bien... eſt-ce Monſieur ?

MARIANNE.

Oui.

LE MAITRE D'HOTEL.

Lui ! j'en ſuis ravi.

Mr. ARGANT.

Quel eſt cet importun ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'eſt le Maître d'Hôtel.

LE MAITRE D'HOTEL, *mettant ſa ſerviette ſur l'épaule.*

Monſieur, on a ſervi.

Mr. ARGANT, *à Marianne.*

Préſente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable ! A chaque pas je tombe ici des nues.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. ARGANT, DOLIGNI *pere.*

DOLIGNI *pere.*

VOUS rêvez ?

Mr. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvu de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épouſai Madame Argant,
Il faut que mon eſprit ſoit devenu gothique.
Ou Paris bien extravagant.

DOLIGNI *pere.*

Ami, c'eſt l'un ou l'autre. Après trente ans d'abſence,
A peine revenu depuis ſix mois en France;
Dont vous avez paſſés les tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau, ne ſoyez pas ſurpris
Si vous ne ſavez plus les êtres.
Mais rendons-nous juſtice, & n'ayons plus d'humeurs
Nous ſommes vieux, le temps amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conſervé celles de nos ancêtres?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance, un autre eſt abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au ſujet du dîner,
Je vous faſſe un aveu naïf & véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a ſervi à table.

DOLIGNI *pere.*

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr. ARGANT.

Il faut être ſocier pour ſavoir ce qu'on mange.
C'eſt encore au deſſert où je ris de pitié,
De nous voir aſſommés d'un fatras de verrailles,
Garni de Marmouſets & d'arbuſtes confus,
Qui font un bois-taillis où l'on ne ſe voit plus
Qu'au travers de mille brouſſailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres eſcorté;
Eſt un heure à ranger ſur le lieu de la ſcene;
Et tient en attendant tout le monde à la gêne:
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,
Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

DOLIGNI *pere.*

Doucement. Vous n'y penſez pas.

Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſſemble ;
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

Mr. ARGANT.

Miſericorde quel fleau !
Quel déluge maudit d'inſectes incommodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes :
Mais enfin laiſſons-là ces propos ſuperflus.
Revenons au ſujet qui me touche le plus.
C'eſt Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme ?

DOLIGNI *pere.*

Oui, mais je ne tiens rien ?
Elle veut au Marquis aſſurer tout ſon bien ;
Et je ne compte pas que ce deſſein lui paſſe,
A moins que votre fille...

Mr. ARGANT.

Il n'eſt donc plus d'eſpoir.
J'eſperois que ſes ſoins, ſa tendreſſe & ſes charmes,
Sur le cœur de ma femme auroit plus de pouvoir :
Elle n'a recueilli que des ſujets de larmes.

DOLIGNI *pere.*

Mais peut-on s'empêcher de s'en laiſſer charmer !

Mr. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce eſperance.
Quel retour ! je ne puis y penſer ſans effroi.
Loin de répondre à l'apparance,
Le projet & le piege ont tourné contre moi.

DOLIGNI *pere.*

Votre poſition eſt fâcheuſe.

Mr. ARGANT.

Ah ! ſans doute.

DOLIGNI *pere.*

Votre embarras eſt des plus grands ;
Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coute.
Aimez-vous votre femme ?

Mr. ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen l'union la plus belle
A reſſerré de nœuds que l'amour a formé.
D'ailleurs, je lui doit tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma miſere profonde,

Et nombre de rivaux plus digne d'être aimé,
Je lui plus. Il fallut vaincre la réſiſtance
De parens qui pouvoient s'oppoſer a ſon choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plutôt ſa conſtance,
Après bien de refus & de mortels ennuis,
Me rendit poſſeſſeur d'une épouſe adorable,
Qui jouiſſoit déjà d'un bien conſidérable,
Que des ſucceſſions ont augmenté depuis,
Je m'en ſouviens ſans ceſſe avec reconnoiſſance.

DOLIGNI *pere.*

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au couvent.

Mr. ARGANT.

Entre nous,
Ce ſacrifice-là n'eſt pas en ma puiſſance.
Ma fille... Non, Monſieur, je ne puis m'en priver.
Pour la ſacrifier, la victime eſt trop chere.

DOLIGNI *pere.*

Hé bien, quoiqu'il puiſſe arriver;
Votre fille eſt chez vous, déclarez-vous ſon pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce myſtere.
Si vous n'oſez le hazarder,
Je vous offre mon miniſtere.
Une femme en courroux m'embarraſſe fort peu.
Entre ma femme & moi la paix étoit ſi rare,
Que je ne ſuis pas neuf en pareille bagarre
Moi, j'oppoſe à leur premier feu
Un flegme des plus ſalutaires.
Il en eſt, ſans comparaiſon,
Tout comme des enfans mutins & volontaires:
Quand la force leur manque ils entendent raiſon.
Au ſurplus, vous touchez au moment de la criſe.
Songez que votre femme, au gré de ſon eſpoir,
Va remplir le projet dont elle eſt trop épriſe;
Que, ſans doute, on fera les accords dès ce ſoir;
Qu'il eſt temps de parler en pere de famille,
En Maître, s'il le faut, & ſi vous le pouvez.

Mr. ARGANT.

Que j'appréhende!...

DOLIGNI *pere.*

Quoi? qu'eſt-ce que vous avez?

Mr. ARGANT.

Et ſi ma femme alloit faire enlever ſa fille,

Et ſe rendre en ſecret maîtreſſe de ſon ſort!
Voilà ce que je crains ſi je romps le ſilence.
Suppoſé que l'accès d'un aveugle tranſport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les perſécutions feront le même effet;
Et ſa mauvaiſe humeur ne ceſſant de s'accoître,
Obligera ma fille à préferer le cloître.

DOLIGNI *pere.*

Il faudra tenir bon, peut-être...

Mr. ARGANT.

C'eſt un fait.
Je voudrois conſerver la paix dans ma famille...
Il me vient un moyen. S'il eſt de votre goût,
Il pourroit concilier tout
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente,
Hé bien, ſeriez-vous homme à vous en contenter?

DOLIGNI *pere.*

Ceci change la théſe : elle eſt bien différente.

Mr. ARGANT.

Je le ſais, je n'oſois preſque vous en parler.

DOLIGNI *pere.*

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

Mr. ARGANT.

Ah! mon cher...

DOLIGNI *pere.*

Ce n'eſt pas l'interêt qui me mene.
Je n'accepte pourtant que comme un pis aller.

Mr. ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCENE II.

ARGANT, MARIANNE, DOLIGNI *pere.*

MARIANNE.

MADAME Argant m'envoye...

Mr. ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah! mon oncle, le diriez-vous?
Pour la premiere fois, elle m'a careſſée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt donc bien intereſſée

Au ſuccès du meſſage.

MARIANNE.

Elle en eſpere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié ſi tendre
Qu'il n'eſt rien, près de vous dont je ne vienne à bout;
Et ſi je réuſſis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit ſoin de mon deſtin.
C'eſt au ſujet de mon Couſin.

Mr. ARGANT.

Juſtement.

MARIANNE.

Et pour ſa fortune,
Que je viens, au hazard de vous être importune.

Mr. ARGANT.

Ha! ſi c'eſt pour Argant, le ſort en eſt jetté.
Que veut-elle? quelle eſt cette grace ſi grande?

MARIANNE.

C'eſt l'hymen de ſon fils, tel qu'il eſt projetté.

Mr. ARGANT.

Marianne eſt-ce à toi d'appuyer ſa demande?

MARIANNE.

A qui donc? pour tous deux j'implore vos bontés.
C'eſt l'établiſſement le plus conſidérable...
Vous la déſeſperez ſi vous n'y conſentez;
C'eſt faire à votre fils un tort irreparable.

Mr. ARGANT

Prétendre que ſon fils ſoit le ſeul poſſeſſeur
Et l'unique héritier de toute ſa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Eſt-il vrai que vous en ayez une?

Mr. ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la ſœur?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la perſecuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal; & ſi mon zele...

Mr. ARGANT.

Mais, tiens: pour me réſoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu ſais ce qu'on propoſe;
Suppoſez que tu ſois cet enfant malheureux
A qui ſa mere apprête un ſort ſi rigoureux,
Prends ſa place un moment, fais-en ta propre cauſe,
Et ne conſulte ici que ton propre interêt.

MARIANNE.

Je me ſerois déjà prononcé mon arrêt.

Mr. ARGANT.

Quoi! malgré les ſoupirs & les larmes d'un pere...

MARIANNE.

Pourrois-je aſſurer mieux le repos de ſes jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mere?
A quoi me ſerviroit de m'obſtiner toujours,
A braver mon deſtin? quelle en ſeroit l'iſſue?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le ſein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me conſulter dans cette conjoncture?
Tout autre & votre fille auſſi,
Vous en diroit autant; & je ne ſers ici
Que d'interprête à la nature.

Mr. ARGANT.

à M. Doligni.

Tu me perces le cœur. Jugez donc ſi j'ai lieu.
De déclarer ſon ſort.

DOLIGNI *pere.*

C'eſt votre femme; adieu!

Mr. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT, MARIANNE.

Mme. ARGANT.

EH bien votre entremiſe
A-t'elle eu la faveur que je me ſuis promiſe?
Ce que j'en attendois étoit des plus aiſés.

Mr. ARGANT.

Ah! vous pouvez compter ſur elle en toute choſe,
On ne peut mieux plaider une méchante cauſe.

Mme. ARGANT.

Eh, l'a-t'elle gagnée?... Hé quoi, vous vous taiſez?

Mr. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

Mme. ARGANT.

Quel eſt donc ce langage?

Mr. ARGANT.

Ne vous ſouvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'eſt pas l'unique & le ſeul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné?

Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fût encor un conçu dans votre ſein.
Voyez quel eſt votre deſſein,
Si vous en conſervez un ſouvenir fidelle?

Mme. ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort:
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le ſort,
Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée au Couvent,
Etoit dans ſa plus tendre enfance.

Mr. ARGANT.

Hélas! je me le ſuis reproché bien ſouvent.

Mme. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il eſt vrai, l'abſence a triomphé,
L'éloignement, l'oubli, le temps ont étouffés
La tendreſſe que j'aurois eue,
Si vous aviez laiſſé cet enfant ſous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire,
Eh! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas: il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma Tante a raiſon; elle ſe juſtifie.
C'eſt votre faute à vous.

Mr. ARGANT, *à Marianne.*

Laiſſe-moi, je te prie
Vous verrez que c'eſt moi qui manque d'équité!
Tout peut ſe reparer. Daignez voir votre fille,
Que je vous la préſente; accordez-moi ce bien.

Mme. ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'eſt au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, ſans doute en a pris l'air, l'eſprit & le gout?
Monſieur, il n'eſt plus temps. Et j'oſe vous répondre,
Que, de la tête au pied, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triſte rôle,
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de province eſt une triſte école.

MARIANNE.

ſans doute. Mr. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle ſort du Couvent. Voyez un peu ma Niece;
Oui, voyez comme elle eſt: vous connoiſſez auſſi
Son eſprit & ſa gentilleſſe:

Elle a tout-à-fait réuſſi.

Mme. ARGANT.

On ne compare point une perſonne unique.

Mr. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Mme. ARGANT.

Il vous plaît au ſurplus de me faire un Procès?
Bien gratuit au ſujet de cette préférence,
Que j'accorde à mon fils.

Mr. ARGANT.

Mais, oui, c'eſt un excès.

Mme. ARGANT.

Eſt-ce une nouveauté, ſuis-je la ſeule en France?
Nous avons deux enfans mais l'uſage m'abſout,
Si j'en laiſſe un des deux au fond d'une clôture.

Mr. ARGANT.

L'égalité, Madame, eſt la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Mme. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon eſpoir & le vôtre?
Il eſt bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. ARGANT.

La nature ſans doute en a fait un prodige!

Mme. ARGANT.

Elle a verſé ſur lui ſes plus précieux dons.
Il peut aller à tout, ſi nous le ſecondons.

Mr. ARGANT.

Peut-on donner dans ce preſtige?

Mme. ARGANT.

Il eſt homme d'eſprit.

Mr. ARGANT.

Qui diable ne l'eſt pas?

Mme. ARGANT.

Homme d'eſprit! Mr. ARGANT.

Mais oui; rien n'eſt plus ordinaire.
C'eſt un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cervaux brulés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour eſprit dans le ſiecle où nous ſommes
N'eſt; où je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un tranſport,

Que l'on nomme autrement faute de connoiſſance ;
Proverbes, quolibets, folles alluſions,
Pointes, frivolités, plaiſamment habillées,
Quelque ſuperficie, & des expreſſions
Artiſtemens entortillées ;
Joignez-y le ton ſuffiſant,
Voilà les qualités de l'eſprit d'a preſent.
Pour moi, mon avis eſt, dut-il paroître étrange ?
Que ces petits Meſſieurs, qui ſont ſi floriſſans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange,
Tout ce qu'ils ont d'eſprit pour un peu de bon ſens.

SCENE IV.

LE MARQUIS, Mr. ARGANT Mme. ARGAN, MARIANNE.

LE MARQUIS.

MAIS, Madame, à propos, ſuivant toute apparance
Mon mariage projetté
Pourroit ce ſoir être arrêté.

Mme. ARGANT.

J'en ai du moins quelque eſpérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt complimens :
Et nous ne ſongeons pas aux préſens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il ſeroit néceſſaire
D'aller chez l'Empereur, choiſir des Diamans.
Il convient d'envoyer demain les pierreries :
C'eſt l'ordre ; & l'on ne peut quand on eſt régulier,
Manquer à ces galanteries.

Mme. ARGANT.

Il eſt vrai : j'allois l'oublier.
Vous avez bien raiſon ; c'eſt penſer à merveille.

Mr. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mit vos chevaux.

Mr. ARGANT.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une ſœur.

Mme. ARGANT.

au Marquis.

Eſt-ce là ſon affaire ? Allez, je vais vous ſuivre.

Mr. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre;
Je comptois y paſſer des jours pleins de douceur;
Et mourir ſatisfait de ſon ſort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne ſais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié,
L'égalité devroit regner dans tout le reſte.
Souffrirez-vous qu'elle ait un deſtin ſi funeſte?
Parlez. Mes ſentimens vous ſont aſſez connu.
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponſe,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'eſt à vous l'un & l'autre à regler ſa fortune.
Je ne ſais point blamer la généroſité.

Mr. ARGANT.

La généroſité! Mais ce n'en eſt point une:
Ce que j'exige ici n'eſt que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces diſtinctions je vous laiſſe le maître.
Quant à moi, j'ai, Monſieur, un trop profond reſpect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

Mr. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu ſuſpect.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas qu'une ſœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéreſſe auſſi. Vous n'avez pas beſoin
De me piquer d'honneur. Le ſang parle de loin:
Mais...

Mr. ARGANT.

Hé bien! quelle eſt donc cette crainte imprévue?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremiſe...
Et... ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir,
D'échouer dans cette entrepriſe,
Hé bien, vous m'en accuſerez.
Qu'en arrivera-t'il? Que vous me haïrez.
Cette affaire eſt trop délicate
Et Madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner aſſez nettement
De ne m'en pas mêler.

Mr. ARGANT.

Votre prudence éclate!

LE MARQUIS.

Mon ſilence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je ſerai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT, MARIANNE.

Mme. ARGANT.

AINSI, vous n'avez point de reproche à lui faire!

Mr. ARGANT.

à part.

Il faut d'un autre ſens retourner cette affaire.

haut.

Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
Cinquante mille écus de rente
Francs & quittes de tout; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la choſe eſt differente.
N'importe. De ſa ſœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me reſtrains pour elle au tiers, & même au quart.
Avec ſa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Mme. ARGANT.

Que me dites-vous là?

Mr. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Mme. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger?

Mr. ARGANT.

Acceptez ſeulement.

Mme. ARGANT.

à part.

C'eſt encore un prétexte, une ruſe nouvelle,
Pour m'engager toujours, ſous ce trompeur eſpoir,
A retirer ma fille.

Mr ARGANT.

Hé bien?

Mme. ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle?

Mr. ARGANT.

Oui.

Mme. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Eſt-ce une affaire ſûre & prompte à terminer?

Mr. ARGANT.

Bas à Marianne.

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT,

Mme. ARGANT.

MAIS eſt-ce un ſujet qui convienne ?

Mr. ARGANT.

A merveille.

Mme. ARGANT, *à part.*

Tant pis.

Mr. ARGANT.

Je ſuis ſa caution.

Mme. ARGANT, *à part.*

Ah ! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. ARGANT.

A part.

Il faut frapper le coup.

Mme. ARGANT, *à part.*

Quelle eſt donc ſa penſée ?

Mr. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuſte & la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiſer au fond d'une triſte clôture :

SCENE VII.

DOLIGNI, *pere.* MARIANNE,

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT.

Mr. ARGANT.

QUELS qu'ils ſoient vrais ou faux,
Telle qu'elle eſt enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monſieur, ſi vous le permettez...

MARIANNE.

A part.

Ah Ciel !

Mr. ARGANT.

Avec plaiſir deviendra votre gendre.

Mme. ARGANT.

Bas à Mr. Argant.

Quoi ! le fils de Monſieur... Vous me compromettez.

Mr. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, *à part.*

Dieu! que viens-je d'entendre
Ah, quelle trahiſon!

Mme. ARGANT.

Monſieur nous fait honneur.

DOLIGNI *pere.*

Ce ſera pour mon fils le comble du bonheur.

Mme. ARGANT.

A part. *Haut.*

Je ſais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut ſe rendre.

DOLIGNI *pere.*

Mon fils ne peut jamais être mieux aſſorti.

Mme. ARGANT.

A Marianne.

Qu'on le faſſe venir.

MARIANNE.

Madame, il eſt ſorti.

Mme. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voye.

MARIANNE.

Il doit avoir pris ſon parti.

Mme. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoye.

MARIANNE.

A part.

Bon, le voici qui vient.

Mr. ARGANT, *bas à Doligni pere.*

Il n'eſt pas averti.

SCENE VIII.

DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT, Mme. ARGANT, DOLIGNI *pere*, MARIANNE.

Mme. ARGANT.

MESSIEURS, il vous plaira de garder le ſilence:
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité ſe taiſe abſolument;
Qu'il ſoit libre. Je veux qu'il parle en aſſurance
Autrement, marché nul: je vous le dis d'avance,
Je reprens ma parole & mon conſentement.

DOLIGNI *fils.*

Le Marquis vous attend avec impatience.

Mme. ARGANT.

Monſieur, j'aurois beſoin d'un éclairciſſement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI *fils.*

Vous voyez mon ſaiſiſſement.

Mme. ARGANT.

La déſireriez-vous ?

DOLIGNI *fils.*

Ah, ſi je la déſire !
Si je ſoupire après ce précieux inſtant
C'eſt avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, *à part.*

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit ?

Mme. ARGANT.

Hé bien, ſoyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre eſpoir.

MARIANNE.

A part.

Hélas ! c'en eſt donc fait.

Mme. ARGANT.

Il m'eſt bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI *fils.*

Votre fille ?

Mme. ARGANT.

Eh qui donc ?

DOLIGNI *fils.*

La foudre m'a frappé.
Ah Ciel ! quel erreur m'a trompé !

Mme. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je !

DOLIGNI *fils.*

Il eſt inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez ſans doute un bien ineſtimable.
Mon pere, épargnez-vous ces ſignes ſuperflus :
Je ne puis, mon déſordre a trop ſu me confondre.

Mme. ARGANT.

A Doligni pere. *A Doligni fils.*
De grace, laiſſez-donc... Ne pourrai-je ſavoir ?

DOLIGNI *fils.*

L'excès de vos bontés ne pouvoit ſe prévoir :
Je ſuis déſeſpéré de n'y pouvoir répondre.

DOLIGNI *pere, bas à ſon fils.*

Tu ne ſais pas le bien que tu vas refuſer.

DOLIGNI *fils.*

A ſon pere. *A Mme. Argant.*

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop ſenſible
A mis à votre choix un obſtacle invincible.
Ce n'eſt qu'en me perdant que je puis m'excuſer.
J'ai cru qu'il s'agiſſoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ſes yeux un éclat indiſcret :
Mais la néceſſité m'arrache mon ſecret.

Mme. ARGANT.

En eſt-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI *fils.*

Il l'ignore.

Mme. ARGANT.

Eh, Monſieur, quel eſt-il?

DOLIGNI *fils, montrant Marianne.*

Il eſt devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monſieur, vous devez préférer ma couſine.

Mme. ARGANT, *à Meſſieurs Argant & Doligni pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

Mme. ARGANT.

La mépriſe n'eſt pas telle qu'on l'imagine.
Sachez, à votre tour...

Mr. ARGANT, *en s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

Mr. ARGANT, DOLIGNI *pere*, DOLIGNI *fils*, MARIANNE.

DOLIGNI *fils.*

A Mr. Argant.

AH! Monſieur, pardonnez...

Mr. ARGANT.

Il faut que je l'embraſſe.

DOLIGNI *fils.*

Comment donc!

Mr. ARGANT.

Ses refus ont montré ſon amour.
Il vient d'en donner ſans détour
La preuve la plus ſûre & la plus efficace:
S'il avoit acccpté, j'en ſerois moins content.

DOLIGNI *fils.*

Vous me permettez donc de demeurer conſtant?

Mr. ARGANT.

A Doligni pere.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.

A Doligni fils.

Ne t'embarraſſe pas, va, tu ſera mon gendre.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE,

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

IL s'en mêle encor à ſon age!
Eh, que ferons nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieilleſſe n'eſt pas ſage.

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou ſoyons indulgens.
Suppoſez que l'amour ait part à ce myſtere;
Il me ſemble qu'un fils devroit, avec raiſon,
Ignorer ou cacher les foibleſſes d'un pere.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ma faute à moi ſi toute la Maiſon
En parle? Mais cela ne m'embarraſſe guere.
N'eſt-il venu perſonne apporter un billet?
Il doit en venir un; j'en ſuis fort inquiet.

LA FLEUR.

Ie n'ai rien vu.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LA FLEUR.

Mais à propos, j'eſpere...

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'eſpere-tu?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon?

LA FLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LA FLEUR.

Il a cette vertu

D'amender les gens de votre âge.
La raiſon les attend au fond de leur ménage.
L'hymen eſt ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Aſſurément :
Oui, l'exemple me rendra ſage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaiſir qui convient à mon âge,
Conſacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un ſot.

LA FLEUR.

Ah, pauvre malheureuſe !

LE MARQUIS.

Hem ?

LA FLEUR.

Moi, je ne dis mot.

On entend quelque bruit.

LE MARQUIS.

ſeul.

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente eſt un ſupplice.
Ah, ſi ce pouvoit être un Billet d'Arthénice !

LA FLEUR.

Tenez, c'eſt un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, *liſant à part.*

» Mes reſolutions ſont priſes.
» Venez où vous ſavez à huit heures préciſes.

LA FLEUR, *à part.*

Comme il a l'air émouſtillé !

LE MARQUIS, *continuant.*

» Malgré tous mes parens... La maudite Cohorte !
» Pour vous ſuivre ce ſoir, je les tromperai tous.
» Je ſens que mon devoir en murmure... Qu'importe ?
» Mais on n'eſt plus à ſoi, lorſque l'on eſt à vous.
Ah pour moi quel bonheur ! ou plutôt quelle gloire !
Ne perdons point de tems.

Il tire un écrain de ſa poche.

LA FLEUR.

Quelle eſt donc cette hiſtoire ?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent ;
Cours emprunter deſſus à l'un de nos corſaires
Les deux mille louis qui me ſont néceſſaires.
Viens me les apporter : ſur-tout, ſois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner enſuite.
Voici Madame Argant, ſauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

Mme. ARGANT, LE MARQUIS.

Mme. ARGANT.

OU va-t'il porter cet écrain ?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Mme. ARGANT.

Eh pourquoi donc !

LE MARQUIS.

J'ai crains
Pour quelques diamans, qui du moins à ma vue
Paroiſſent en danger. Pour ne rien haſarder,
J'envoye en faire la revue
Il s'en perd bien ſouvent, faute d'y regarder.

Mme. ARGANT.

C'eſt bien fait. Ce préſent n'eſt-il pas fort honnête ?

LE MARQUIS.

Honnête ! ah, pour le moins ; & j'en ſuis très-content.

Mme. ARGANT.

Je brule de le voir otner votre conquête.
Votre pere obſtiné m'embarraſſe pourtant :
Il paroit oppoſer la même réſiſtance.
En vain j'ai de ſa niéce employé l'aſſiſtance.
Ce refus me paroît d'autant plus ſurprenant
Qu'elle a ſur mon époux un empire étonnant,
Et que, pour ainſi dire, elle en eſt adorée.
Vous ſouriez ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ?

Mme. ARGANT.

Peut-on ſavoir pourquoi ?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt rien.

Mme. ARGANT.

Une mere auſſi tendre que moi

De

De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi...

LE MARQUIS.

Daignez me diſpenſer.

Mme. ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penſer;
Je veux abſolument entrer dans ce myſtere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre abſolu
Pour vous ſacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le ſilence,
Daignez vous ſouvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre...

Mme. ARGANT.

Hé, quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

Mme. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'oſe vous en prier.
D'ailleurs, quoiqu'il en ſoit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conſéquence.
Le fait en queſtion eſt aſſez ſingulier.
Marianne, entre nous, vous eſt-elle connue?
Oui, lorſqu'avec mon pere elle eſt ici venue,
Saviez-vous, comme un fait bien ſûr & bien conſtant,
Qu'il exiſtoit encore en France
Une autre Demoiſelle Argant?

Mme. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous un entiere aſſurance?

Mme. ARGANT.

Mon mari le diſoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

Mme. ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir oui parler du Pere & de la fille:
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du ſort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

Mme. ARGANT.

En quoi ?

LE MARQUIS.

Sur-tout point de courroux.

Mme. ARGANT.

Je n'entends rien à ce myſtere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'eſt point la niéce de mon pere.

Mme. ARGANT.

Elle ne ſeroit point ſa niéce ?

LE MARQUIS.

Hé vraiment non :
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Mme. ARGANT.

Ah, quelle découverte !

LE MARQUIS, *à part.*

Il l'entend à merveille !

Mme. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une hiſtoire pareille ?
D'où la ſait-on ? Comment ? quel en eſt le temoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le Suiſſe, a fort innocemment
Révélé tout ce beau myſtere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

Mme. ARGANT.

Après ?

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle eſt morte avant lui, que rien n'eſt plus conſtant ;
Que c'eſt une hiſtoire publique,
Et qu'enfin cette niéce auroit plus de vingt ans.

Mme. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux ſont morts depuis long-temps.
Il eſt ſûr de ſon fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je penſe trop bien
Pour oſer en conclure rien.

Mme. ARGANT.

A part.

Quoi ! chez moi ! ſous mes yeux ! feignons de n'en rien croire ;
Et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.

Haut.

Non ; plus je penſe à cette hiſtoire,
Plus je vois que ce ſont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, ſur cet article, aſſurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets toujours ivres ou ſots.
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Impoſez leur ſilence ;
Et du premier d'entr'eux, qui ne ſe taira pas,
En le chaſſant d'ici, puniſſez l'inſolence.

LE MARQUIS.

Madame...

Mme. ARGANT.

N'ayons point là-deſſus de débats :
Il le faut ; je le veux ; la choſe eſt expliquée.

LE MARQUIS.

Vous ſerez obéie.

Mme. ARGANT, *à part.*

Ah, que je ſuis piquée !

Haut.

Mon mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il ſe verra devant eux
Indubitablement vaincra ſa réſiſtance.

A part. *Haut.*

Je ſaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un Billet d'aſſez bon augure.
Chez le Comte d'Ausbourg on nous attend ce ſoir.
Il eſt Oncle de la future.
C'eſt chez lui qu'on s'aſſemble, & l'on y ſoupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Mme. ARGANT.

Vous ſavez ſa demeure ?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

Mme. ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au ſortir de l'Opera.

Mme. ARGANT.

Si vous veniez plutôt!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'eſt pas l'uſage;
Et par-tout où l'on ſoupe, il faut arriver tard.

Mme. ARGANT.

Oui, mais l'occaſion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en ſera temps.

Mme. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

RIEN n'eſt plus raviſſant que cette conjecture.
Deux rendez-vous enſemble! un d'hymen! un d'amour!
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura ſon tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere avanture,
Quand... C'eſt la Fleur.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU ſont mes deux mille Louis?

LA FLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Bon, je me réjouis.
Allons, preſte, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous preſſe?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maiſon;
Commande un ſouper propre & ſuivant la ſaiſon;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque eſpece;
Que tout ſoit à la glace & qu'on faſſe grand feu;
Qu'on éclaire par-tout.

LA FLEUR.

La fête ſera belle!

Et la future y ſera-t'elle?

LE MARQUIS.

Point de ſotte demande.

LA FLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.
Que voulois-je dire?... ha!

LA FLEUR.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaiſe de poſte y ſoit & des Relais.
Fais-y porter auſſi...

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS.

Combien? deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Eſt-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curioſité te travaille l'eſprit?

LA FLEUR.

Mais, Monſieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'eſt bien à toi d'en prendre! ha! parbleu, je t'admire
Fait-il tout-à-fait nuit?

LA FLEUR.

Bon! le jour eſt bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture griſe.
Hé bien, va donc.

LA FLEUR.

A part.

Allons. Il a de l'argent frais.
Je n'en ſerai jamais payé que par ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

A part
Oui, riſquons le paquet.

LE MARQUIS.
Qui diable te retarde?

LA FLEUR.
Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.
Tu peux le mériter.

LA FLEUR.
C'eſt qu'avec votre argent...

LE MARQUIS.
Quoi?

LA FLEUR.
Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom une dette criarde.

LE MARQUIS.
Et qui t'en a prié?

LA FLEUR.
La pitié, le beſoin.

LE MARQUIS.
Je te trouve plaiſant de prendre tant de ſoin!

LA FLEUR.
Vous avez de l'argent?

LE MARQUIS.
Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'eſt plus ſot.

LA FLEUR.
C'étoit un pauvre Here; il n'avoit pas le ſou:
Et puis ſix cens écus, la ſomme n'eſt pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.
Il faut bien.

LA FLEUR.
Mais d'honneur?

LE MARQUIS.
Oui. Quel eſt ce coquin de créancier?

LA FLEUR.
La Fleur.

LE MARQUIS.
Toi?

LA FLEUR.
Moi.

LE MARQUIS.
Mons de la fleur, vous n'aurez plus la bourſe.
Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre courſe.
Et vîte & vîte, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, *à part.*

D'ou viennent, tout à coup, de ſi cruels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'eſt aigrie!
Il faut abſolument quitter cette maiſon.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Mais il faut vous laiſſer dans votre rêverie.
Vous avez beſoin d'y penſer.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en diſpenſer.
Ma chere petite couſine,
Tout ne réuſſit pas toujours ſelon nos vœux.
Il arrive par fois des contretems fâcheux.
Pour y remédier, il faut être bien fine;
Mais comme vous avez un eſprit infini,
Vous vous en tirerez. C'eſt ce que je déſire.

SCENE VI.

MARIANNE, *ſeule.*

Quoi, tout le monde ici ſe trouve réuni
Pour me déſeſpérer? Mais qu'a-t'il voulu dire?
Quelqu'un adreſſe ici ſes pas.

SCENE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Rosette, ſi tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante eſt contre moi d'une colere extrême

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'eſt-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zele, que reſpect, que tendreſſe pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel ſujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon ſi bruſque & ſi cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle diſoit, j'oublie en quelle conjoncture:
» Il faudra s'en laiſſer charmer;
» Cette petite créature
» Finira par ſe faire aimer.
Il faut bien que le Diable ait ici fait des ſiennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres ſecours;
Vous ne ſavez pas tout. Je me ſuis évadée
Pour vous dire à quel point Madame eſt en courroux;
En un mot, elle eſt dans l'idée
De vous faire enlever, de s'aſſurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a priſe.

ROSETTE.

Monſieur adreſſe ici ſes pas;
Voyez ſi vous pourrez parer cette entrepriſe.

SCENE VIII.

Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

MARIANNE! Et pourquoi te trouvai-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont, par vous ſeul ici, je me vois honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe à mon deſavantage?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
Tous inconnus qu'ils ſont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laiſſez pas ignorer davantage;
Innocente, ou coupable, inſtruiſez-moi de tout.

Mr. ARGANT.

De quoi?

MARIANNE.

Cette infortune eſt réelle & publique

Mr.

Mr ARGANT.

De quoi ? MARIANNE.

C'eſt une enigme obſcure, ou plutôt chimérique.

Mr. ARGANT.

C'eſt une Enigme obſcure, ou plutôt chimerique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah ! vous diſſimulez. Mr. ARGANT.
Non, je n'en ſache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à preſent, attire-je les yeux
De tout ce qui nous environne ?
D'ou viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en ſecret ſur toute ma perſonne ?

Mr. ARGANT.

Et mais, tout cela vient du plaiſir de te voir
C'eſt qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc, ai-je changé ? Ne ſuis-je plus la même ?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis ſavoir.
Et par quelle avanture, à nulle autre pareille,
N'eſt-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainſi ;
Et qu'en me regardant, tout le monde d'ici
Sourit avec malice & ſe parle à l'oreille ?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus cruelle,
Vient de me chaſſer de chez elle.
Elle a pouſſé la cruauté
Juſques à me défendre à jamais ſa préſence.

Mr. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux ſi ſoudain ?

MARIANNE.

Et moi toute éperdue examinant en vain
Ma triſte & timide innocence,
Je ſuis venue ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laiſſée incertaine & flotante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on eſt venu m'avertir que ma Tante,
Toujours, de plus en plus, en courroux contre moi,
Veut ſe débarraſſer de ma vue importune,
Et me faire enlever.

Mr. ARGANT.

Ah ! tout eſt découvert ;

Un indiſeret ami nous perd,
Elle ſait tout.

MARIANNE.

Quoi donc ?

Mr. ARGANT.

Grand Dieu! quelle infortune!
Mon ſecret eſt trahi.

MARIANNE.

Quel eſt donc ce ſecret?

Mr. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de ſecret!

Mr. ARGANT.

Il faut que je le cherche... Ah! le voici lui-même.

SCENE IX.

DOLIGNI *pere*, Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

CRUEL! qu'avez-vous fait?

DOLIGNI *pere*.

Qui moi! Qu'eſt-ce que c'eſt?

Mr. ARGANT.

Eh! morbleu, l'on ſait tout.

DOLIGNI *pere*.

Doucement, s'il vous plait.

Mr. ARGANT.

Je ſuis déſeſpéré.

DOLIGNI *pere*.

Quel courroux eſt le votre?

Mr. ARGANT.

Votre indiſcrétion...

DOLIGNI *pere*.

Quoi?

Mr. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre.
Vous aviez mon ſecret!

DOLIGNI *pere*.

Il eſt encore entier.

Mr. ARGANT.

Ma femme eſt furieuſe.

DOLIGNI *pere*.

Elle fait ſon métier.

Mr. ARGANT.

Que la plaiſanterie eſt ici mal placée!

Je vous dit que ma femme eſt ſi fort courroucée
Contre elle & contre moi, qu'elle eſt dans le deſſein,
Comme je l'ai prévu, d'uſer de violence,
De me l'arracher de mon ſein,
De la mettre en lieu ſûr.

DOLIGNI *pere.*

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'eſt qu'elle ſait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'eſt point là votre niéce.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre maîtreſſe.

MARIANNE.

A Doligni pere

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?
A Mr. Argant.
Ce n'eſt pas ſur la foi du lien le plus doux
Que je ſuis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?...
Ciel je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! ceſſez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah Dieu! peut-on former un ſi cruel projet?
Du plus affreux roman je me vois le ſujet.

DOLIGNI *pere.*

Elle ne ſait donc pas ſa véritable hiſtoire?

Mr. ARGANT.

Hé non. Vous me jettez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux ſavoir de qui j'ai reçu la naiſſance.
Remettez-moi ſous leur puiſſance;
Quels que ſoient mes parens...

Mr. ARGANT

Dans peu tu le ſauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma Tante...
Quel nom m'échappe encor!

DOLIGNI *pere.*

Elle vient de partir.

Mr. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc ſortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. ARGANT.

Crains d'apprendre ton ſort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte:
De nourrir plus long-tems l'opprobre où je me vois.

Mr. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE.

Non c'eſt au déſeſpoir à retablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. ARGANT.

Je ſuis moins criminel que tu ne l'oſes croire.
Sois inſtruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te bleſſe
Trouvera dans ton ame un retour éternel;
Apprends que toute ma tendreſſe
N'eſt que l'amour paternel.
Ah!... ma fille...

MARIANNE.

Qui vous! mon pere?
Hé pourquoi ſi long-temps me cacher mon bonheur?

Mr. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur?

MARIANNE.

J'entrevois à préſent le fond de ce myſtere.
Puiſque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le ſort peut, à ſon gré, regler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en ſauroit détruire.

Mr. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puiſqu'on me pouſſe à bout;
Mais pour toi, laiſſe-moi le ſoin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclater qu'il n'eſt point fils unique?
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne ſouffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un uſage cruel au gré de ſon pouvoir,
Me reduiſe à pleurer ma fille infortunée:
J'empêcherai plutôt cette injuſte hyménée;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur eſt le mien!

Mr. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en ſera temps, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Hé pourquoi voulez-vous que je ſois à jamais

Le fleau de ceux que j'adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore ;
Et ſouffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr. ARGANT.

On m'attend ; obéis. Et vous, ami fidelle,
Ne m'abandonnez pas ; daignez prendre ſoin d'elle.
Reſtez ; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

DOLIGNI *pere.*

Partez : mais en chemin...

Mr. ARGANT.

Hé bien, quoi ?

DOLIGNI *pere.*

N'allez pas uſer votre courage.

Mr. ARGANT.

Oh ! j'en aurai de reſte.

DOLIGNI *pere.*

On eſt brave de loin...
Le Ciel lui ſoit en aide ! Il en a bien beſoin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, *ſeul.*

LA bonne femme eſt folle, ou le diable s'en mêle !
Comment donc ! hé pour qui Madame me prend-t'elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'euſſe été bien venu, quand j'en ſerois capable.
Mais a-t'on jamais fait payer au ſerviteur
Les ſottiſes du maître ? Il eſt aſſez probable
Que je ne perdois pas deſſus, grace à mes ſoins ;
Et j'allois m'atranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chaſſe : où diantre faire voile ?

SCENE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

LA Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment eſt-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t'il dans tes affaires ?

LA FLEUR.

J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant ?

LA FLEUR.

Oui, pour préſent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?

LA FLEUR.

Moi ?

ROSETTE.

Tu ments.

LA FLEUR.

Mon crime eſt d'être un ſot.

ROSETTE.

Hé bien, tu ments encor.

LA FLEUR.

On m'impute un negoce
Que mon maître a baclé, ſans m'en dire un ſeul mot ;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence eſt miſe à la porte ;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti :
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître ; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on ſavoir d'ou vient tout ce grabuge ?

SCENE III.

Mme ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

Mme. ARGANT.

COMMENT, ce miſerable eſt encore en ces lieux ?
Fidelle confident d'un trop coupable Maître...

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'enfant qui vient de naître...

Mme. ARGANT.

Tais-toi, ſors ; & jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

Mme. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Est-il permis d'entrer dans vos douleurs ſecrettes ?
D'ou viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous ?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Mme. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus ſenſibles coups.
On vient d'empoiſonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur eſt ſuffoqué... je ne puis reſpirer.

Roſette lui donne un fauteuil.

Avec indignité ma tendreſſe eſt trahie.
Ai-je aſſez de ſujet de me déſeſpérer ?
L'objet dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils.. ce n'eſt qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laiſſe aucun doute.
Je faiſois tout pour lui ; Roſette, tu le ſais,
Et je craignois toujours de n'en pas faire aſſez.
J'aurois donné mon ſang juſqu'à la moindre goutte
Pour aſſurer le ſort, la fortune & l'état
Du cruel qui m'a fait l'offenſe la plus noire.
Une famille illuſtre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus ſûr qui conduit à la gloire ;
Dans leur ſein, dans leurs bras il alloit être admis ;
Il alloit devenir leur plus chere eſpérance,
L'objet de tous leurs ſoins. Ah, quelle différence !
Ils vont être à jamais ſes plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refuſé cette grande alliance ?

Mme. ARGANT.

Appends comment il s'eſt perdu.
Nous étions aſſemblés : il étoit attendu.
Moi-même j'aſpirois, avec impatience,
Au plaiſir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire ſa vue ;
Je comptois les momens... Attente ſuperflue !
Au mépris des ſermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ?
De l'erreur de ſes ſens loin d'être détrompé,
Il s'y ſacrifioit & n'étoit occupé
Que du ſoin d'enlever cette fille qu'il aime.

Ne ſachant que penſer d'un rétard indiſcret,
Pour l'excuſer encor je faiſois mon poſſible ?
Enfin, l'on eſt venu m'en inſtruire en ſecret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins ſenſible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu ſortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confuſion que j'ai dû reſſentir.
Je ſuis déſeſpérée... Oh, déplorable mere !
C'en eſt fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le ſauver.

Mme. ARGANT.

Ah ! la raiſon m'éclaire.
Je pénetre plus loin que jamais je ne fis,
Suppoſé que l'on puiſſe appaiſer cette affaire,
Et dérober ſa tête aux rigueurs de la loi,
En eſt-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendreſſe ?
Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux
Je vois qu'il a toujours abuſé ma foibleſſe.
Ce trait de lumiere eſt affreux.
Ah, grand Dieu que j'étois cruellement ſéduite !
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

Mme. ARGANT.

Non, quand la confiance eſt une fois détruite,
C'en eſt fait pour jamais, il n'eſt plus de retour.
Roſette laiſſe-nous.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Mme. ARGANT.

Mme. ARGANT, *ſe levant.*

HÉ bien, quelle nouvelle ?
En a-t'on ? l'avanture eſt-elle auſſi cruelle
Qu'on le dit ?

Mr. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec ſon bel eſprit qui vous avoit ſéduite,
Votre fils, comme un ſot, a donné tout de ſuite
Dans un piége groſſier, tendu par des fripons ;
Et le premier exploit de ſes premieres armes
Eſt un enlévement bien conditionné.

Dans

Dans un aſyle détourné
Il croyoit emmener, ſans trouble & ſans allarmes,
Son illuſtre conquête? il n'avoit rien prévu;
Lorſque trahi par elle & pris au dépourvu,
On eſt venu troubler ſa joie.
L'indiſcret qui pouvoit échapper ſans éclat,
Au lieu d'abandonner ſa proie,
A tous ſes aſſaillans a livré le combat;
Mais, étant le plus foible, il a fallu ſe rendre.
Il eſt entre leurs mains, pris & même bleſſé.

Mme. ARGANT.

Bleſſé? le malheureux! quel parti faut-il prendre?

Mr. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laiſſé,
Croit avoir quelque eſpoir d'empêcher les pourſuites;
Et comme il eſt intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette avanture-là n'aura pas d'autres ſuites.

Mme. ARGANT.

Les ſuites n'en ſeront funeſtes que pour moi.
Idole de mon cœur malheureuſe chimere!
Fils indigne! Ah! le Ciel te devoit une mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Eſt-ce au fond de mon ſein qu'il a puiſé ſes vices?
Pour lui ſeul j'ai laiſſé ma fille dans l'oubli;
La moitié de mon ſang y reſte enſéveli?
Je faiſois à l'ingrat les plus grands ſacrifices:
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer!
Ma honte eſt mon ſalaire! hélas! qui l'eût pu croire?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuſe victoire.
Va, ma haine commence ou mon erreur finit.
A Mr. Argant.
Triomphez... le Ciel me punit.

Mr. ARGANT.

Hé! ne ſéparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémiſſons l'un & l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu ſévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de pere;
Je l'aimois comme vous, mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendreſſe un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée
Que de cacher l'excès de ſon enchantement.
Hélas! Si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excuſez le motif; trop ſûre d'être aimée,

La jeuneſſe abuſe aiſement
Du foible qu'on a pour ſes charmes.
Plus les enfans ſont chers, plus il eſt dangereux
De leurs trop laiſſer voir tout ce qu'on ſent pour eux.
Je gémis du ſujet qui fait couler vos larmes :
Votre courroux eſt juſte ; Argant l'a mérité.
Mais ſi vous le voyez, comme je l'enviſage,
Au milieu des tranſports & des fougues d'un âge,
Où la raiſon n'eſt pas à ſa matutité,
Vous devez conſerver un rayon d'eſpérance.
Je l'ai laiſſé confus, honteux, mortifié.
Je crois que ſon état eſt digne de pitié.
Un malheur inſtruit mieux qu'aucune remonſtrance.
Il peut ſe corriger. Il eſt encore temps.
Ce qu'il vient d'eſſuyer finira ſon ivreſſe.
Hé ! croyez qu'il n'eſt point de plus ſûre ſageſſe
Que celle qu'on acquiert à ſes propres dépens.

Mme. ARGANT.

Diſcourez un peu moins & montrez-vous plus ſage.

Mr. ARGANT.

Moi ?

Mme. ARGANT.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

Et mais s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge !

Mme. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

Mr. ARGANT.

Je ne ſais ce que c'eſt.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoiſſance.

Mme. ARGANT.

A quoi ſert d'affecter cette fauſſe innocence ?
Hé ! comment voulez-vous que je ne ſache pas,
Ce qu'ici perſonne n'ignore ?

Mr. ARGANT.

Voyons, que ſavez-vous encore ?

Mme. ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher ſur vos pas.
Monſieur, vous lui traciez une route aſſez belle.
Sans doute il vous ſied bien de prendre ſon parti,
Puiſqu'en effet c'eſt vous qui l'avez perverti !

Mr. ARGANT.

J'entends ; voilà l'effet d'un rapport infidelle !

Mme. ARGANT.

Et quel moyen, hélas ! de n'être pas ſéduit

Par l'exemple effréné des foibleſſes d'un pere?
Quel caractere heureux n'en ſeroit pas détruit?
Ah! c'eſt, de plus en plus, ce qui me déſeſpere.
Qui recevra mes pleurs? Qui fermera mes yeux?

Mr. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fauſſes allarmes.
Calmez-vous ſur mon compte; & jugez un peu mieux...
Mais on vient; ſuſpendez vos larmes.

SCENE VI.

DOLIGNI *pere*, Mr. ARGANT, Mme. ARGANT.

Mr. ARGANT.

QUoi! déjà de retour?

DOLIGNI *pere.*

Oui, vraiment, me voilà.

Mr. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là:
Leurs diſpoſitions ſans doute vous effrayent?

DOLIGNI *pere.*

J'ai trouvé par bonheur de ſes gens qui ſe payent
De raiſon & d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai reglé, moyennant une ſomme aſſez forte,
Dont ces honnêtes gens ſont contens.

Mr. ARGANT.

Eh! qu'importe?

DOLIGNI *pere.*

Si vous le trouvez bon ſans perdre un ſeul moment,
Il faut aller ſigner & conſommer l'affaire,
Ce n'eſt pas loin d'ici, c'eſt chez votre Notaire,
Où l'Acte eſt tout dreſſé.

Mr. ARGANT.

Courons-y promptement;

A Mme. Argant.

Suppoſé, cependant que cela vous convienne.

Mme. ARGANT.

Allez, Meſſieurs.

Mr. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

Mme. ARGANT *ſeule.*

ET nous reglons auſſi
L'affaire qui me reſte à terminer ici.

Roſette ? Holà, quelqu'un ? Que Marianne vienne,
Voyons donc ce que c'eſt, perçons l'obſcurité,
Dont le myſtere ici couvre la vérité.
Quoi ! tout ce qui m'eſt cher s'unit & ſe raſſemble !
Pour me faire eſſuyer tous les malheurs enſemble !
Mon époux & mon fils ?... J'adorois deux ingrats !...
Ma rivale paroît ;... ne la ménageons pas.
Je te rendrois du moins outrage pour outrage.
Sachons qui, de nous deux, doit impoſer la loi.

SCENE VIII.

MARIANNE, Mme. ARGANT.

MARIANNE.

A part.

QUE s'eſt-il donc paſſé ? Je vois, ſur ſon viſage,
Tous les traits du courroux qui va tomber ſur moi.

Mme. ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point laſſe
Du plaiſir de ſemer le divorce en ces lieux ?
N'en pouvez-vous jouir, ſi ce n'eſt ſous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace ?
Ou faut-il vous céder ? Prononçez entre nous.

MARIANNE, *à part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage !

Mme. ARGANT.

Repondez donc ?

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux.

Mme. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les ſoupirs, les pleurs ſont ſuperflus.
Ce ne ſont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Diſpoſez de mon ſort. Que voulez-vous de plus ?
N'eſt-il pas en votre puiſſance ?
Ordonnez ; & comptez ſur une obéiſſance
Qui ſervira du moins à me juſtifier.
Délivrez-vous de ma préſence.
Je ne demande, hélas ! qu'à me ſacrifier.

Mme. ARGANT.

Qu'à vous ſacrifier ? Eſt-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

Mme. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t'il fait venir ?

MARIANNE.

Accuſez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'eſt une vérité qui peut être atteſtée.
Si j'avois été libre y ſerois-je reſtée ?
D'aujourd'hui, ſeulement, mon ſort eſt éclairci.
Et dès que je l'ai ſu j'ai tout mis en uſage
Pour qu'on me laiſſât fuir : Je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir ?

Mme. ARGANT, *à part.*

O Ciel ! d'une Rivale eſt-ce là le langage ?
J'ai peine à réſiſter à ſon air ingenu. *A Marianne.*
Cette énigme eſt aſſez difficile à comprendre.
Votre ſort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel eſt donc ce Roman ?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous ſavez qui je ſuis ?

Mme. ARGANT.

C'eſt un ſecret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

Mme. ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi ;

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Mme. ARGANT.

Cherchez donc à la diſſiper.

MARIANNE, *à part, en regardant par-tout.*

Hélas ! je ne vois point mon pere.

Mme. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, *à part.*

Cet abandon me déſeſpere.

Mme. ARGANT.

Que cherchent vos regards ? épargnez-vous ces ſoins.
Parlez en liberté nous ſommes ſans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

Mme. ARGANT.

Quelle eſt votre fortune ?

MARIANNE.

Qui ! moi ? je n'en poſſede & n'en prétends aucune.

Mme. ARGANT.

Que faiſiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

Mme. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je ſuis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon deſtin. Je ſuis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais ſortir.

Mme. ARGANT, *à part.*

Je n'en avois jamais été ſi bien frappée.
Haut. *A part.*
Comptez ſur vos ſecours... On peut l'avoir trompée.
Haut. Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Couvent? Parlez avec franchiſe.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Mme. ARGANT.

Où vous avoit-on miſe?

MARIANNE.

Mais c'eſt auprès de Poitiers.

Mme. ARGANT, *à part.*

De Poitiers, dites-vous? Uſeroient-ils d'adreſſe!
Haut. C'eſt un fait qui peut être aiſément éclairci.

MARIANNE.

Je le ſais.

Mme. ARGANT, *à part.*

En effet, ſeroit-elle ma niece?
Haut. C'eſt le même Couvent où ma fille eſt auſſi.
A part. Que je ſuis coupable envers elle.
Haut. Vous l'avez donc vue

MARIANNE

Oui.

Mme. ARGANT.

Si vous la connoiſſez,
Je ſuis Mere, excuſez des deſirs empreſſés;
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.
Faites-moi ſon Portrait... Quoi! vous ne l'oſez pas?
Je ne flate point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me preſſez pas davantage,
De vous entretenir de ſes foibles attraits.

Mme. ARGANT.

En ſeroit-elle dépourvue?...
Vous rougiſſez toujours, & vous baiſſez la vue:

MARIANNE.

Connoiſſez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle:
C'eſt ſa ſoumiſſion & ſon profond reſpect.
Cet éloge n'eſt point ſuſpect.
Quels que ſoient vos deſſeins, elle y ſera fidelle.
Votre fille, à jamais, ſaura s'y conformer.
Vos projets lui ſont tous auſſi chers qu'à vous-même.

Il me reſte à vous informer...

Mme. ARGANT.

De quoi donc ? Achevez.

MARIANNE.

De ſa rendreſſe extrême.

SCENE IX.

Au fond du Théatre.

Mr. ARGANT, DOLIGNI *pere*, Mme ARGANT, MARIANNE.

Mme. ARGANT.

HÉ pour qui !

MARIANNE.

Le demandez-vous ?

Pour une mere qu'elle adore.

Mme. ARGANT.

Moi, puis-je mérirer des ſenrimens ſi doux !

Elle ne m'a poinr vue encore.

MARIANNE.

Hélas ! pardonnez-moi.

Mme. ARGANT.

Que dires-vous ? Comment ?

Eclaircifſez en ce momenr

Le myſtere que vous me faites.

Seriez-vous !... Plût au Ciel !... Dires-moi qui vous êtes.

Ma Niece... Si j'en crois des rranſporrs pleins d'appas,

Vous devez m'êrre bien plus chere.

Mr. ARGANT, *s'approchant.*

Vorre cœur ne vous rrompe pas.

Embraſſez vorre fille.

Mme. ARGANT, *embraſſant ſa fille qui ſe jette à ſes genoux.*

O trop heureuſe Mere !

MARIANNE.

Qu'il m'eſt doux de me voir enrre des bras ſi chers ?

Mme. ARGANT.

Pardonnez-moi rous deux, & partagez ma joie.

Dans la féliciré que le Ciel me renvoie,

Je retrouve au-delà de rour ce que je perds.

Mr. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruſe innocenre !

Mme. ARGANT.

Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.

DOLIGNI *pere.*

Nous en voilà pourtant venus à norre honneur.

Mr. ARGANT.

Ma femme, il faut auſſi que mon fils s'en reſſente.

Sous le poids de ſa faure il paroît abbaru.

Je crois, pour l'avenir, qu'on peut rour s'en promettre.

Il n'oſeroir paroîrre. Ah ! daignez lui permettre

De venir à vos pieds reprendre ſa verru.

Mme. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oſerois-je, en faveur de mon frere,

Unir ma foible voix à celle de mon Pere !

Pour qui reſervez-vous un généreux pardon ?

Me refuſerez-vous une premiere grace ?

Mme. ARGANT.

Lingrarirude la plus baſſe

Mérite un enrier abandon.

A Doligni.

Appellez votre fils ; qu'il vienne en diligence.

Doligni va pour faire avancer ſon fils.

Mr. ARGANT.

Je croirois que c'eſt trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un ſi cher criminel
Doit être paſſager & non pas éternel.

SCENE X.

DOLIGNI *pere*, DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Mme. ARGANT, *à Doligni pere.*

MONSIEUR, voici ma fille & ma ſeule héritiere.
Je déshérite Argant ; j'en prononce l'arrêt :
Ma fille occupera ſa place toute entiere.
Je ſais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéreſſe.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendreſſe.

MARIANNE.

Eh ! Madame, croyez le ſerment que j'en fais,
S'il en coûte ſi cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

Mme. ARGANT.

Hé, que veux-tu ?

MARIANNE.

Sa grace. Elle ſera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne ?

Mme. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de ſa douleur,
Et de ſon déſeſpoir extrême.

Mme. ARGANT.

Qui me garantira ce retour ſur lui-même ?

MARIANNE.

Sa faute & ſes remords.

Mme. ARGANT.

Tu m'impoſes la loi.
Puiſſe ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui faſſe partager ma tendreſſe avec toi,
Je veux d'un œil ſévere obſerver ſa conduite.
L'ingrat, juſqu'à ce jour, ne m'a que trop ſéduite.

A Doligni fils.

Vous recevez ma fille, & vivez avec nous :
Je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'elle ;
C'eſt la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI *fils.*

C'eſt rendre encor plus chere une union ſi belle.

Mr. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ſes enfans, c'eſt ſoi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un ſort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur ſuprême
Qu'en partageant ſon ame également entr'eux.

FIN.